

Hier, à Tourcoing, un monsieur, en voulant allumer son cigare, eut le malheur de laisser tomber une étincelle sur la tête d'une demoiselle assise à une table. En un clin-d'œil le bonnet de la jeune fille fut en flammes. Heureusement que les personnes qui l'entouraient eurent la présence d'esprit de le lui arracher de la tête. Elle en a été quitte pour la peur et pour la perte de son bonnet de dentelles, que le monsieur, cause involontaire de l'accident, s'est hâté de payer.

Mgr. Wicart, évêque de Laval, était mercredi à Lille. Il est venu bénir le mariage de sa nièce, M.^{lle} Chrétien Wicart, dans l'église de la Madeleine.

Dans l'après-midi, Sa Grandeur est allée visiter les travaux de restauration intérieure de l'église Sainte-Catherine, en ce moment remplie d'échafaudages depuis le sanctuaire jusqu'au parvis.

On sait que Mgr. Wicart a été longtemps curé de cette paroisse, dans laquelle son administration a laissé de profonds et vifs souvenirs de reconnaissance. On comprend donc avec quel intérêt il a voulu se rendre compte de la transformation de son ancienne et encore chère église.

Il résulte des expériences faites par un propriétaire, qu'un hectare de terrain semé à la volée a coûté 151 fr., tandis qu'un hectare semé en ligne n'a coûté que 44 fr. 25 c. Cette énorme différence de prix porte entièrement sur la quantité de semences employées. Le prix de main-d'œuvre est à peu près le même pour les deux méthodes. Le blé semé en ligne a donné par hectare 24 hectolitres de grain du poids de 82 kilogrammes; le blé semé à la volée, dans des terrains contigus à la pièce en expérience et dans d'excellentes conditions, n'a donné que 17 hectolitres ayant le même poids.

Depuis longtemps, le monde savant est préoccupé de la recherche d'un alphabet universel de transcription pouvant servir à représenter également les mots de toutes les langues du globe. Un congrès s'est réuni à cet effet à Londres, et, avec le secours d'indigènes de différentes parties du monde, de philologues et d'anatomistes, on a posé le mieux possible les conditions d'une telle écriture. Le résultat a été la formation d'un alphabet composé de trente-trois voyelles et de quarante-sept consonnes, au moyen duquel on parvient à représenter les sons de toutes les langues connues du globe.

Que venez-vous faire en Belgique? — Dame! je viens voir s'il n'y a pas moyen d'acheter quelques balles de laine. — Avez-vous une patente? — Une patente? je ne vends rien en Belgique. — Il ne s'agit pas de vente, il s'agit d'achat, je le sais; mais pour acheter il faut une patente d'acheteur. — Vous prenez mal votre temps pour me plaisanter; je suis pressé. — Je ne plaisante nullement. Je suis un tel, employé des accises et douanes. Voici ma commission et vous allez me suivre au bureau du receveur qui vous délivrera votre patente, sinon, je vous déclare procès-verbal, &c., &c.

Puisque cet homme ne plaisantait pas, L..., pour éviter un attroupement qui se formait, suivit l'employé au bureau, où le receveur lui confirma qu'il ne pouvait pas acheter de laine en Belgique sans patente d'acheteur, et, moyennant une vingtaine de francs, il lui fut délivré une patente de *filateur et fabricant* ACHETEUR DE LAINES EN BELGIQUE.

Voilà une singulière façon d'interpréter la loi sur les patentes.

Les touristes qui ont visité les bains de l'Allemagne éprouvent dans ce moment une singulière déception: beaucoup d'entre eux, par économie, ou peut-être simplement par habitude, avaient fait d'amples provisions de cigares qu'ils ont réussi à introduire en France, par contrebande sans doute; le cigare défendu a tant de prix! mais voici où la mystification commence. Beaucoup de ces messieurs ont trouvé tout à coup un goût singulier à ces cigares; plusieurs, inquiets pour leur santé, ont fait analyser ces cigares et on a reconnu qu'ils étaient mélangés de feuilles de betteraves. Il paraît que cette fraude est fort usitée en Allemagne. Des fabricants de tabac font sécher ces feuilles au moment des grandes chaleurs de l'été et les mêlent par tiers au tabac roulé. Cela explique comment on a vendu cet été, sur les bords du Rhin, des cigares à si bon marché. Cette fraude mérite assurément d'être signalée.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 24 septembre 1857.

La France scientifique et littéraire a fait dans ces derniers jours plusieurs pertes sensibles: M. Boissonnade, M. Quatremer de Quincy, et enfin M. Gustave Planche, viennent de mourir presque simultanément, laissant après eux une mémoire honorée, et un ensemble de travaux qui justifient, et au-delà, la renommée qu'ils s'étaient depuis longtemps acquise. M. Gustave Planche est mort dans une maison de santé, et il est mort pauvre. Ce n'est pas étonnant. L'éminent critique était un homme incorruptible, et il avait horreur de la médiocrité: avec cela, on ne va pas loin, aujourd'hui, sur la route de la fortune.

Avec les moyens multipliés d'instruction qui sont maintenant à la portée de tous, avec les innombrables écoles qui pullulent sur le pavé de Paris, l'orthographe, cette science première, est encore ignorée d'un grand nombre. A chaque pas, dans Paris, l'œil est désagréablement affecté par quelque grosse faute qui se détache en lettres d'or sur des enseignes de magasins somptueux. Que l'ouvrier peintre d'enseignes ne soit pas précisément un lettré, cela peut encore s'admettre à l'extrême rigueur; mais que le propriétaire du magasin laisse subsister la faute commise et prenne en outre de ces airs de suffisance qui font pitié parce qu'ils sont ordinaires aux imbéciles, voilà ce qui est inconcevable et ce qui se rencontre tous les jours. Dernièrement, en plein faubourg Saint-Honoré, je lisais ceci sur la devanture d'un magasin nouvellement ouvert: *Maison de confiance* marqué en chiffres connus. Il n'y a pas seulement là une faute d'orthographe; il y a un ridicule assemblage de mots. Et les marchands de vins, et les pédicures qui guérissent les corps! Et les fabricants de corCets élastiC! A chaque pas ces fautes grossières, et mille autres, vous sautent aux yeux. L'édition parisienne, elle-même, n'est pas à cet égard tout à fait exempte de reproches. Il y a quelques années, la rue Bleue, dans le faubourg Montmartre, était ainsi indiquée sur tout son parcours: rue Bleu, sans e final. Il a fallu qu'Alexandre Dumas s'en mêlât, et offrit au préfet de la Seine de contribuer de ses deniers au rétablissement de la malheureuse voyelle que le peintre avait laissée au bout du pinceau. L'offre de Dumas resta non avenue, comme bien vous pensez; mais son article fit sensation, et, moins de six mois après, la rue

(1) Reproduction interdite.

Bleue pouvait se vanter d'une orthographe correcte.

Vous connaissez la vieille mais célèbre inscription funéraire: *Sa veuve inconsolable continue son commerce, &c.* — Voici un curieux pendant. La circulaire suivante, (encadrée de noir, s'il vous plaît) est distribuée par une maison de Bordeaux: « Une lettre de faire part, en date du 1.^{er} septembre, vous a annoncé la perte douloureuse que nous avons faite dans la personne de M. P... Nous venons aujourd'hui vous prévenir que cet événement, qui nous frappe dans nos plus chères affections, n'a même aucun changement dans notre maison de commerce. Notre sieur Alexandre de L..., gendre et associé de M. P..., par un sentiment de respectueuse considération pour la mémoire de son beau-père, mettra tout son zèle et tous ses efforts à continuer sous la même raison sociale V. P. & C^{ie}, les traditions d'un passé dont il peut à bon droit s'enorgueillir. — Vous voyez que la veuve inconsolable est joliment distancée! Encore un progrès.

Décidément les reprises sont à l'ordre du jour dans notre monde dramatique, et ce sont souvent des reprises perdues. Exemple, le *Cheval de Bronze*, opéra-comique de M. Auber, que l'on a eu l'idée assez saugrenue d'allonger en 4 actes et de reprendre au Grand-Opéra. Sans la Ferraris, qui danse avec un talent de premier ordre dans les divertissements annexés à cette œuvre, le vieux maître, la gloire de l'école française, eût pu voir dès le premier soir son arrangement impitoyablement enterré. L'opéra comique avait eu cependant beaucoup de succès; d'où vient que le grand opéra est presque tombé? C'est bien simple. La légèreté de style, si bien comprise sur une petite scène, devient de la sécheresse dans un immense vaisseau comme celui de notre premier théâtre lyrique. Les instruments, habitués à la puissante sonorité des grands opéras modernes, ne peuvent plus rendre la musique simple, pimpante et guillerette, la musique d'opéra comique, en un mot. Quant aux chanteurs, façonnés à crier le grand répertoire, ils n'ont plus de voix pour rendre la simple romance. En somme, le *Cheval de Bronze* a été littéralement massacré. Cela doit être bien dur à M. Auber, qui, du reste, eût agi sagement s'il se fût depuis quelque temps retiré, s'il eût consenti à se reposer et à vivre de la gloire qui lui est si légitimement acquise.

Voici une histoire merveilleuse et le *Figaro* la proclame authentique. — Un Anglais arrivé à Hombourg la semaine passée, a fait le pari de gagner à la roulette cinquante mille francs, pas un centime de moins. Ce n'est pas tout. Il s'est engagé à les gagner en une demi-heure, pas une minute de plus. Hombourg était choisi naturellement pour le pari, comme la banque qui était le mieux en état d'en payer les frais. On a pris pour témoins de ce duel avec la chance, deux personnes très-honorablement connues. Puis, l'affaire s'est engagée. Tout Hombourg était dans la salle de jeu. L'incompréhensible voyageur a tenu ponctuellement ses engagements. A peine avait-il mis 2,000 francs sur la noire, qu'il a attrapé une série au bout de laquelle il a trouvé fidèles au rendez-vous les cinquante mille francs stipulés. La condition de temps seule n'a pas été remplie. Le joueur n'a pas mis 30 minutes à gagner son pari et ses 50,000 francs. Il n'y a dépensé que 26 minutes! Qui sait? Cagliostro est peut-être revenu au monde.

Je tombe de mon haut; je viens de passer dans la rue Vaueau, et qu'est-ce que j'y ai vu? une inscription latine se détachant en lettres d'or sur la façade d'une maison nouvellement construite. La voici (l'inscription): *Bona aedifi-*

ratio habet tres condiciones: Firmitatem, commoditatem, delectationem. Puis le nom et l'adresse de l'architecte. En voilà un farceur! On n'a parlé pas de lui pour savoir qu'une bonne maison doit être solidement, commodément et agréablement construite. Et que vient faire là ce latin de cuisine?

THÉOPALD JARRY.

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE

Du 17 au 24 septembre

Au moment même où nous écrivions notre dernière revue, une transformation soudaine était en train de s'accomplir à la Bourse. Arraché violemment à sa léthargie, le marché a subi une de ces secousses imprévues qui déplacent le courant de la spéculation. A la baisse, naguère si profonde et qui paraissait irrémédiable, a succédé une hausse sans frein et sans mesure. Le Crédit mobilier a remonté de 200 francs, la Rente de 1 fr., les Chemins de fer de 50 à 60 francs.

Le découvert, surpris, attaqué dans ses positions, a donné, par ses rachats désespérés, une impulsion irrésistible au mouvement ascensionnel. Pendant trois jours, c'est-à-dire pendant les Bourses de vendredi, samedi et une partie de celle de lundi, les achats sont arrivés au parquet avec un empressement inouï, et ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette avalanche de demandes, c'est que l'argent n'y apportait pas moins de zèle que la spéculation. Ainsi, les cours à terme ont été dépassés par ceux du comptant, même sur le Crédit mobilier, qui n'a jamais eu le caractère d'une valeur de placement.

La Rente a eu promptement regagné et dépassé le cours de 67 fr. Quant au Crédit mobilier, qui a eu l'initiative de la reprise, ses actions ne se sont arrêtées qu'à 900 fr.

C'est précisément la rapidité et surtout l'exagération de la hausse qui ont compromis son succès et amené une réaction, de même que l'exagération de la baisse avait effrayé les vendeurs eux-mêmes et amené les premiers rachats. Dès la fin de la Bourse de lundi, l'élan ascensionnel s'est arrêté devant de nombreuses réalisations. La spéculation à la baisse a repris courage et renouvelé ses offres. Une partie des avantages conquis a été ainsi promptement perdue. Cependant on n'est pas retombé aussi bas qu'au commencement de la semaine précédente. Quel que soit l'essor de ce mouvement, qui n'est pas encore calmé, il aura toujours eu de bons résultats; il aura secoué la torpeur de la Bourse et donné un salutaire avertissement aux vendeurs. C'est un excellent prélude à la campagne d'hiver qui va s'ouvrir, et qui se signalera, croyons-nous, par le réveil des affaires.

Le marché des Chemins de fer s'est affaibli, comme celui de la rente, comme le Crédit mobilier. Cependant les titres sont encore rares, et à la Bourse d'aujourd'hui les cours avaient une tendance plus ferme. Les Ardennes étaient recherchées activement; la Banque fait des avances sur cette valeur. Le Crédit Prost en Espagne est recherché de 390 à 400 fr. La crise actuelle n'a eu aucune influence à Madrid, et cette société a su donner un développement considérable à ses opérations. Les résultats prévus attirent l'attention des spéculateurs.

Sur le marché industriel, la pénurie des transactions est toujours la même. Il y avait quelques demandes ces jours-ci sur la Compagnie marbrière du Maine. Les bateaux à vapeur Souberbielle se soutiennent au pair, ainsi que la Compagnie centrale du Gaz. La Caisse centrale de l'Industrie est à 140 fr.

A DUPONT.

« Retirez-vous! » ajouta le comte, en lui ordonnant d'un geste de s'éloigner.

Le jeune Polonais le salua froidement et s'empressa de sortir.

« Ta perte l'attend au dehors plus sûrement qu'ici! » murmura Orloff.

L'attestation de son frère était devant lui; il la considéra un instant, les deux mains appuyées sur la table, puis il la plia et la mit dans sa poche.

« Être morte et pourtant vivante, se dit-il, voilà ce que je ne comprends point. »

Il était toujours assis, les regards fixes.

Que regardait-il? Le savait-il lui-même?

Peut-être l'ombre sinistre d'André planait-elle devant ses yeux.

Un quart d'heure après, il était en route pour le Palais de la Tauride.

XVI.

LE PALAIS DE LA TAURIDE.

Orloff se rendait de Krestowskoï-Ostrov au palais de la Tauride, et sa voiture suivait le superbe quai de granit — monument du règne de Catherine — qui longe la Néva dans toute la traversée de la capitale, lorsqu'un objet attira son attention et lui fit donner à son cocher l'ordre d'aller plus lentement.

Le cours de la Néva est fort rapide, quoique très-uniforme. L'été, on le remonte en barques ou gondoles couvertes; mais les gondoliers de Saint-Petersbourg ne sont pas d'ardents Italiens: ce sont des Russes pleins de calme. Ils ne dirigent pas leurs embarcations à l'aide d'une seule rame en se jouant et en chantant:

ils cheminent sur le rivage et les tirent en amont au moyen d'une corde passée sur leur épaule. Il n'y a pas à craindre qu'ils aillent lentement: aiguillonnés par ceux qui occupent les chaloupes, ils les conduisent avec une grande rapidité, et l'ensemble présente un spectacle très-original et fort piquant.

C'était sur une de ces gondoles que s'arrêtaient les regards d'Orloff.

Les rideaux, qui retombaient en draperies du haut d'une tente de toile, étaient écartés, probablement pour laisser un libre accès à l'air rafraîchissant qui ridait la surface de l'eau, et l'on distinguait sans peine les personnes qui occupaient l'embarcation.

A l'arrière était assis un vieillard à la tête blanche inclinée, d'une physionomie des plus nobles et des plus avenantes, et une dame, également âgée, à l'air aimable, presque souriant.

A quelque distance se tenait un troisième personnage en longue robe de moine, la tête couverte d'un capuchon noir qui lui cachait le visage.

« Va plus lentement, ordonna Orloff à son cocher, encore plus lentement. »

Et, enfonçant son chapeau sur son front, il se pencha un peu en dehors de la voiture pour observer les personnages de la gondole.

« Plus lentement... entends-tu!... plus lentement! » cria-t-il de nouveau avec humeur.

Les chevaux piaffaient d'impatience.

« Au pas! reprit le comte; obéis-moi, sinon... au pas! »

Le cocher impassible, les yeux fixés sur les oreilles dressées de ses chevaux, les contint de manière à leur permettre à peine d'avancer.

La barque venait de franchir une petite

sinuosité de la Néva, où le courant plus rapide avait ralenti sa marche, malgré le redoublement d'efforts des gondoliers; mais elle avançait pour le moment avec plus de vitesse.

« Au trot! dit Orloff, suivons la gondole. »

La voiture et l'embarcation continuèrent ainsi de marcher parallèlement.

Orloff ne cessait d'observer ceux qui étaient dans la barque.

Lorsque, de cette dernière, on découvrit la façade du palais de la Tauride, le vieillard se pencha par-dessus le bord pour voir cet édifice.

Aussitôt Orloff se rejeta vivement en arrière et enfonça son chapeau plus profondément, sans détourner les yeux de l'objet de son attention.

« Par Saint-Alexandre Newsky! s'écria-t-il, je ne me trompe pas, et pourtant comment en croire mes yeux? C'est inexplicable, à moins que le diable ne s'en mêle! Il faut que je m'assure... Fouette, cocher... fouette... entends-tu, fouette! »

On lâcha la bride aux chevaux, qui emportèrent l'équipage avec la rapidité de l'ouragan.

« Encore plus vite, cria Orloff, encore plus vite! »

La voiture s'arrêta bientôt aux portes du palais; le comte fit signe à un officier du poste de s'approcher et lui donna brièvement un ordre, puis il entra dans la cour et se dirigea vers l'aile habitée par Suboff.

Au moment où, un instant après, la gondole abordait à l'un de ces embarcadères commodes établis de distance en distance sur le quai, et qui aboutissent à la Néva par deux escaliers, l'officier de garde y arrivait de son côté avec quelques soldats.

Sans se préoccuper de ce mouvement militaire, les vieillards et l'ecclésiastique montèrent

sans défiance; mais, dès qu'ils mirent le pied sur le quai, l'officier leur déclara, à leur extrême surprise, qu'ils étaient ses prisonniers.

Les deux hommes protestèrent vivement contre cet acte de violence, déclarèrent qu'ils étaient venus dans l'intention de solliciter une audience de l'impératrice, et demandèrent à être présentés à Sa Majesté. Ce fut en vain. Sans leur donner d'explications, l'officier les conduisit vers une des ailes du palais, et les y introduisit par une porte dérobée.

On ne tarda pas à voir deux sentinelles se promener devant cette porte d'un pas égal et mesuré.

En descendant au parc après avoir quitté la princesse Alexandra, mademoiselle Willanow rencontra dans le corridor Lambro Gazzioni, qui lui glissa mystérieusement un billet dans la main. Rien ne pouvait venir plus à propos pour concentrer ses pensées sur un seul point. Elle se trouvait dans un labyrinthe et saisissait tout nouvel incident comme un fil d'Ariane.

Pour fuir le reste de la cour et se trouver dans la solitude aussitôt que possible, elle se rendit par le chemin le plus direct dans la partie la plus réculée et la plus sombre du parc. Là elle s'assit sur un banc, au pied d'un rocher couvert de mousse, près d'une grotte dont les murs garnis de glace réfléchissaient les splendeurs du parc.

Elle s'empressa d'ouvrir le billet. Il était ainsi conçu:

« Trouvez-vous dans le pavillon derrière l'étang ce soir à six heures. »

Il ne portait point de signature. Mademoiselle Willanow, qui avait espéré

trouve
tantes,
Elle
cour,
Doring
n'en sa
pas pr
Elle
avec la
« C
dit-ell
L'éc
jones,
« P
parler
serait
Mai
pench
Elle
avait i
elle c
encor
pas f
mière
Elle
mille,
n'osai
Tou
côté d
nir un
Do
« C
lui di
surpr
Ma
son c
« N
vous